

LE Sergent Hoff

Le sergent Hoff, dont il a été tant parlé à propos du siège de Paris et qui était depuis de longues années gardien de l'Arc de Triomphe, vient de mourir.

Le Ministre de la Guerre a pris en sa charge les frais de ses obsèques. Le vieux sergent a eu ainsi des funérailles nationales, et il les méritait.

Né près de Saverne en 1836, Hoff était sergent au dépôt du 25e de ligne, à Belle-Ile-en-Mer, lorsqu'éclata la guerre de 1870; versé au 7e régiment de marche, il fit partie du 13e corps d'armée et entra avec lui à Paris.

Le sergent Hoff fut un soldat extraordinaire par la bravoure, le sang froid, la ruse; tireur infatigable et inflexible, il allait, la nuit, seul, aux avant-postes ennemis faire le coup de feu, passant des heures à l'affût avec une patience de brasseur.

Le récit de la façon dont il s'empara, avec vingt-cinq hommes, de l'île aux Loups, occupée par les Allemands, est un fait d'armes inoubliable. L'île des Loups, à Nogent, était occupée par un détachement prussien de trois cents hommes; Hoff n'avait à sa disposition que vingt-quatre hommes.

Profitant de la nuit, il se place vingt et un tirailleurs le long de la Marne et traverse la rivière à la nage en emportant une corde destinée à relier les deux rives, car il ne fallait pas éveiller l'attention de l'ennemi par le bruit des rames. Quatre hommes viennent alors le rejoindre en bateau, en attendant de la corde. Arrivés dans l'île, ils ouvrirent le feu sur les Allemands, surpris dans leur sommeil.

On sait qu'une des raisons qui firent que l'attaque contre les Allemands, le jour de Champigny, eut lieu, fut le retard, c'est la ruse de la Marne, gênant les pontonniers; or, dans la nuit qui avait précédé la bataille, le sergent Hoff, à l'affût, avait entendu, devenus muets comme au régiment, malade d'insulte, cette crue de la rivière avec sa singulière hussée d'écume et il était allé avertir ses chefs.

On l'écoula pas. On, plutôt, les ordres étaient donnés. Il n'y avait plus qu'à agir. Ce fut ce jour-là que le sergent Hoff disparut et, après s'être héroïquement battu sur le versant de Petit-Bry, fut fait prisonnier avec les survivants d'une compagnie. Crut, n'ayant plus de cartouches, il faisait bien se rendre. Mais l'Allemand n'ignorait pas que ses exploits, qui l'avaient rendu légendaire à Paris, l'avaient fait redouter et haiter en Allemagne au point qu'on y avait mis à prix la tête du sergent commandant de la compagnie française. Si les Prussiens constataient l'indivinité du prisonnier, le sergent Hoff n'était pas long à régner. Le sergent était épuisé par sa place. Il était de ces semeurs d'épouvante dont l'héroïsme fait peur.

Alors, se sentant perdu, il eut le sang-froid d'arracher de sa poitrine cette croix d'honneur qu'on venait d'y attacher, de jeter sur la terre gelée son livret militaire, d'enlever sa capote, de déchiqueter ces galons de sergent dont il était fier, et lorsque les Allemands interrogèrent leurs prisonniers, il se donna comme un nommé Wolff, de Noirmoutier, son véritable pays, et ce fut sous ce nom qu'on l'emmena captif dans un camp, en Allemagne.

Il était là, faisant les corvées, obéissant avec une colère sourde à ces gens qu'il eût voulu tuer et qu'il tenait, il y avait quelques semaines à peine, au bout de son chassepot; et il se passa alors, là, dans ce coin de terre, un drame de psychologie et de volonté que je trouve purement et simplement épique, — plus admirable peut-être encore que l'intrépidité froide du soldat en ces batailles d'hiver.

Le brave sergent eut la patience de vivre, sous un nom supposé, dans la surveillance farouche des Allemands, à qui l'en avait dit que, parmi les prisonniers français faits à Champigny et internés à Cologne dans le camp de Gramberg, se trouvait le fameux Hoff, le tueur des Prussiens. Et ce fut entre cet homme et ses geôliers un jeu de ruse et d'astuce qui rappelle l'aventure de Mandrin revêtu en arabe, la nuit, par des Espagnols qui le tuèrent à coup sûr s'il se trahit, s'il laissait deviner qui il est. Mais chez Balzac il s'agit d'un roman. L'abbé Herrera est la création d'un homme de génie. Là-bas, parmi les prisonniers des Allemands, il s'agit vraiment d'un homme en chair et en os, d'un brave soldat alsacien qui, simplement et sans fracas, pouvait raconter cette étonnante histoire comme s'il s'agissait d'une aventure advenue à un autre.

Il était là, faisant les corvées, obéissant avec une colère sourde à ces gens qu'il eût voulu tuer et qu'il tenait, il y avait quelques semaines à peine, au bout de son chassepot; et il se passa alors, là, dans ce coin de terre, un drame de psychologie et de volonté que je trouve purement et simplement épique, — plus admirable peut-être encore que l'intrépidité froide du soldat en ces batailles d'hiver.

Le brave sergent eut la patience de vivre, sous un nom supposé, dans la surveillance farouche des Allemands, à qui l'en avait dit que, parmi les prisonniers français faits à Champigny et internés à Cologne dans le camp de Gramberg, se trouvait le fameux Hoff, le tueur des Prussiens.

Et ce fut entre cet homme et ses geôliers un jeu de ruse et d'astuce qui rappelle l'aventure de Mandrin revêtu en arabe, la nuit, par des Espagnols qui le tuèrent à coup sûr s'il se trahit, s'il laissait deviner qui il est.

Mais chez Balzac il s'agit d'un roman. L'abbé Herrera est la création d'un homme de génie. Là-bas, parmi les prisonniers des Allemands, il s'agit vraiment d'un homme en chair et en os, d'un brave soldat alsacien qui, simplement et sans fracas, pouvait raconter cette étonnante histoire comme s'il s'agissait d'une aventure advenue à un autre.

Hoff, interrogé par des officiers prussiens, lui demandant s'il était le sergent Ignace Hoff, du 107e d'infanterie, répondait: — Hoff? ... Ignace Hoff? ... Je n'ai vu tomber le Petit-Bry. ... Mais moi je m'appelle Wolff. ... Je suis le soldat Wolff. ... De quel pays? — De Noirmoutier. ... Comme Hoff, tenez? ... Justement c'est un pays.

On mit le soldat Wolff au cachot. Il y resta trente jours. Pendant ce long mois de détention, on lui tendit des pièges. On l'appela de son nom de Hoff. — Hé! Hoff! sergent Hoff! Il ne bougeait pas. Il s'était fait de par sa volonté une personnalité nouvelle. Hoff n'existait plus. Il était Wolff de pied en cap, et tous ses instincts souvenirs de garnison à Rome, les réincarnant dans ce Wolff que les Allemands prétendaient démanteler, contraindre à se livrer, à se "cooper".

De Cologne, l'autorité allemande avait écrit à Noirmoutier, fait une enquête, demandé s'il y avait bien un 107e de ligne ou un soldat Wolff comme il y avait dans le même régiment un sergent Hoff. Chose extraordinaire, divination sublime, les papiers du brave Hoff, les papiers paysans d'Alsace devinèrent que leur Ignace était en danger. Leur affection leur donna la sensation du péril couru. Il répondit aux questions de l'état-major qu'un effet un nommé Wolff était parti de Noirmoutier et faisait partie du 107e d'infanterie. La ruse de guerre la prisonnier se trouva; ainsi un théâtrique. Les questions allaient à la reconnaissance officielle du soldat Wolff.

Mais les geôliers ne se tenaient pas pour battus. Puisque le captif s'appelait réellement Wolff, il n'y avait plus à le maintenir au cachot. Le voilà en liberté. En liberté relative, dans le camp de Gramberg, mais toujours surveillé, toujours sous le coup de la menace.

Le rapport militaire officiel français disait d'Ignace Hoff: "Accompagné d'un garde mobile il s'est approché à vingt pas d'une sentinelle prussienne, l'a tuée et a tué également un soldat ennemi accouru au secours de son camarade." Le sergent Hoff a de ce côté environ trente Prussiens et le croix de la Légion d'Honneur en raison de ses nombreux actes de courage.

Rapport du 9 novembre 1870. La réponse de cette mise à l'ordre du jour français était pour les Allemands la mise à mort. Mais comment prouver que ce Wolff était le Hoff dont le rapport militaire de l'armée de Paris?

Un jour que le sergent éprouvait des légères, il s'entendit appeler: — Hoff! Il tourna le dos à celui qui d'une voix haute, épelaît son nom. — Hoff! Hoff, soldat de cuisine, continuait, sans bouger, à gratter ses carottes. — Il y a ici un homme qui est le sergent Hoff et voici une lettre de ses parents pour lui. ... de ses parents malades? C'était un officier qui examinait, un à un, tous les hommes de corvée cherchant, guettant un tressaillement chez quelqu'un d'entre eux.

Ceux qui n'étaient point Hoff ne bougeaient point, naturellement, et d'ailleurs, les camarades, qui savaient tout, ne regardaient pas Hoff. Hoff, lui, — déguisé, jeté, air de lui-même, jetant d'un air déguisé ses légumes à la marmite où ils allaient bouillir. Alors, l'officier prussien s'avant vers le sergent, le regarda froidement, droit dans les yeux pendant un moment, comme s'il voulait contraindre par quelque effort d'hypnotisme le faux soldat Wolff à se trahir, — puis, Hoff aperçut dans les pupilles de l'Allemand une espèce de détente dans la menace, une furtive expression d'admiration un peu étonnée, comme se fondant en pitié, — et l'officier s'éloigna sans dire un mot, rapide et rapide.

Le sergent Hoff fut un soldat extraordinaire par la bravoure, le sang froid, la ruse; tireur infatigable et inflexible, il allait, la nuit, seul, aux avant-postes ennemis faire le coup de feu, passant des heures à l'affût avec une patience de brasseur.

Le récit de la façon dont il s'empara, avec vingt-cinq hommes, de l'île aux Loups, occupée par les Allemands, est un fait d'armes inoubliable. L'île des Loups, à Nogent, était occupée par un détachement prussien de trois cents hommes; Hoff n'avait à sa disposition que vingt-quatre hommes.

Profitant de la nuit, il se place vingt et un tirailleurs le long de la Marne et traverse la rivière à la nage en emportant une corde destinée à relier les deux rives, car il ne fallait pas éveiller l'attention de l'ennemi par le bruit des rames. Quatre hommes viennent alors le rejoindre en bateau, en attendant de la corde. Arrivés dans l'île, ils ouvrirent le feu sur les Allemands, surpris dans leur sommeil.

On sait qu'une des raisons qui firent que l'attaque contre les Allemands, le jour de Champigny, eut lieu, fut le retard, c'est la ruse de la Marne, gênant les pontonniers; or, dans la nuit qui avait précédé la bataille, le sergent Hoff, à l'affût, avait entendu, devenus muets comme au régiment, malade d'insulte, cette crue de la rivière avec sa singulière hussée d'écume et il était allé avertir ses chefs.

On l'écoula pas. On, plutôt, les ordres étaient donnés. Il n'y avait plus qu'à agir. Ce fut ce jour-là que le sergent Hoff disparut et, après s'être héroïquement battu sur le versant de Petit-Bry, fut fait prisonnier avec les survivants d'une compagnie. Crut, n'ayant plus de cartouches, il faisait bien se rendre. Mais l'Allemand n'ignorait pas que ses exploits, qui l'avaient rendu légendaire à Paris, l'avaient fait redouter et haiter en Allemagne au point qu'on y avait mis à prix la tête du sergent commandant de la compagnie française. Si les Prussiens constataient l'indivinité du prisonnier, le sergent Hoff n'était pas long à régner. Le sergent était épuisé par sa place. Il était de ces semeurs d'épouvante dont l'héroïsme fait peur.

Alors, se sentant perdu, il eut le sang-froid d'arracher de sa poitrine cette croix d'honneur qu'on venait d'y attacher, de jeter sur la terre gelée son livret militaire, d'enlever sa capote, de déchiqueter ces galons de sergent dont il était fier, et lorsque les Allemands interrogèrent leurs prisonniers, il se donna comme un nommé Wolff, de Noirmoutier, son véritable pays, et ce fut sous ce nom qu'on l'emmena captif dans un camp, en Allemagne.

Il était là, faisant les corvées, obéissant avec une colère sourde à ces gens qu'il eût voulu tuer et qu'il tenait, il y avait quelques semaines à peine, au bout de son chassepot; et il se passa alors, là, dans ce coin de terre, un drame de psychologie et de volonté que je trouve purement et simplement épique, — plus admirable peut-être encore que l'intrépidité froide du soldat en ces batailles d'hiver.

Le brave sergent eut la patience de vivre, sous un nom supposé, dans la surveillance farouche des Allemands, à qui l'en avait dit que, parmi les prisonniers français faits à Champigny et internés à Cologne dans le camp de Gramberg, se trouvait le fameux Hoff, le tueur des Prussiens.

Et ce fut entre cet homme et ses geôliers un jeu de ruse et d'astuce qui rappelle l'aventure de Mandrin revêtu en arabe, la nuit, par des Espagnols qui le tuèrent à coup sûr s'il se trahit, s'il laissait deviner qui il est.

Mais chez Balzac il s'agit d'un roman. L'abbé Herrera est la création d'un homme de génie. Là-bas, parmi les prisonniers des Allemands, il s'agit vraiment d'un homme en chair et en os, d'un brave soldat alsacien qui, simplement et sans fracas, pouvait raconter cette étonnante histoire comme s'il s'agissait d'une aventure advenue à un autre.

Hoff, interrogé par des officiers prussiens, lui demandant s'il était le sergent Ignace Hoff, du 107e d'infanterie, répondait: — Hoff? ... Ignace Hoff? ... Je n'ai vu tomber le Petit-Bry. ... Mais moi je m'appelle Wolff. ... Je suis le soldat Wolff. ... De quel pays? — De Noirmoutier. ... Comme Hoff, tenez? ... Justement c'est un pays.

On mit le soldat Wolff au cachot. Il y resta trente jours. Pendant ce long mois de détention, on lui tendit des pièges. On l'appela de son nom de Hoff. — Hé! Hoff! sergent Hoff! Il ne bougeait pas. Il s'était fait de par sa volonté une personnalité nouvelle. Hoff n'existait plus. Il était Wolff de pied en cap, et tous ses instincts souvenirs de garnison à Rome, les réincarnant dans ce Wolff que les Allemands prétendaient démanteler, contraindre à se livrer, à se "cooper".

De Cologne, l'autorité allemande avait écrit à Noirmoutier, fait une enquête, demandé s'il y avait bien un 107e de ligne ou un soldat Wolff comme il y avait dans le même régiment un sergent Hoff. Chose extraordinaire, divination sublime, les papiers du brave Hoff, les papiers paysans d'Alsace devinèrent que leur Ignace était en danger. Leur affection leur donna la sensation du péril couru. Il répondit aux questions de l'état-major qu'un effet un nommé Wolff était parti de Noirmoutier et faisait partie du 107e d'infanterie. La ruse de guerre la prisonnier se trouva; ainsi un théâtrique. Les questions allaient à la reconnaissance officielle du soldat Wolff.

Mais les geôliers ne se tenaient pas pour battus. Puisque le captif s'appelait réellement Wolff, il n'y avait plus à le maintenir au cachot. Le voilà en liberté. En liberté relative, dans le camp de Gramberg, mais toujours surveillé, toujours sous le coup de la menace.

Le rapport militaire officiel français disait d'Ignace Hoff: "Accompagné d'un garde mobile il s'est approché à vingt pas d'une sentinelle prussienne, l'a tuée et a tué également un soldat ennemi accouru au secours de son camarade." Le sergent Hoff a de ce côté environ trente Prussiens et le croix de la Légion d'Honneur en raison de ses nombreux actes de courage.

Rapport du 9 novembre 1870. La réponse de cette mise à l'ordre du jour français était pour les Allemands la mise à mort. Mais comment prouver que ce Wolff était le Hoff dont le rapport militaire de l'armée de Paris?

Un jour que le sergent éprouvait des légères, il s'entendit appeler: — Hoff! Il tourna le dos à celui qui d'une voix haute, épelaît son nom. — Hoff! Hoff, soldat de cuisine, continuait, sans bouger, à gratter ses carottes. — Il y a ici un homme qui est le sergent Hoff et voici une lettre de ses parents pour lui. ... de ses parents malades? C'était un officier qui examinait, un à un, tous les hommes de corvée cherchant, guettant un tressaillement chez quelqu'un d'entre eux.

Ceux qui n'étaient point Hoff ne bougeaient point, naturellement, et d'ailleurs, les camarades, qui savaient tout, ne regardaient pas Hoff. Hoff, lui, — déguisé, jeté, air de lui-même, jetant d'un air déguisé ses légumes à la marmite où ils allaient bouillir. Alors, l'officier prussien s'avant vers le sergent, le regarda froidement, droit dans les yeux pendant un moment, comme s'il voulait contraindre par quelque effort d'hypnotisme le faux soldat Wolff à se trahir, — puis, Hoff aperçut dans les pupilles de l'Allemand une espèce de détente dans la menace, une furtive expression d'admiration un peu étonnée, comme se fondant en pitié, — et l'officier s'éloigna sans dire un mot, rapide et rapide.

On l'interrogea plus désormais le soldat Wolff. Et ce fut sur le nom de Wolff que le sergent Hoff entra en France, le 10 mars 1871, après la paix.

Le pauvre sergent! Ce n'était plus maintenant contre les Allemands qu'il allait se battre! Dirigé sur Cambrai, incorporé au 3e régiment provisoire, il allait faire partie de l'armée de Versailles, division Chinchaut, et, à l'attaque d'une barricade de la rue Saint-Lazare, le bras cassé par le coup de feu d'un gamin, allait tomber sur le pavé de Paris.

Puis, au sortir de l'hôpital, il apprenait que sa disparition au 107e, le lendemain de 2 décembre 1870, avait fait courir sur lui des bruits absurdes et incertains. On s'était dit, avec cette facilité que nous avons de cesser nos admirations et de salir nos statues, qu'il était étranger, en vérité, qu'un soldat sans intrépidité n'était pas prisonnier. Et du héros on avait — chose horrible! — fait un espion.

Le sergent Hoff, encore blessé, le bras fracassé, alla, un bout de journal à la main, demander raison au rédacteur en chef qui était Henri de Pène. Le journa-

liste était brave et l'avait maintes fois prouvé. Mais il était juste et ne fit aucun effort pour reconnaître qu'il s'était trompé. Il avait même à sa rectification une monnaie, que le sergent Hoff dut avoir encore et qui porte cette inscription sur le boîtier: "Au héros du siège de Paris".

Que c'est loin tout cela! ... Si loin! ... Je reviens encore mon vieux ami Hoff avec sa capote trouée, déchiquetée, souillée de boue et roidie par la neige. Cela est loin, et c'est hier! La vie de ce soldat est épique et ce qu'il y a de charmant, c'est qu'il y a de la peine du passé et que ces unités de dangers lui semblent toutes simples. On dirait qu'il n'a pas vécu cette époque. Ce sont les moins habiles qui sont les plus solides.

L'épopée du sergent Hoff est nettement un bulletin militaire. Et elle finit, d'ailleurs, se terminant en épique. Il y eut une heure où, nommé gardien du Bois de Boulogne, puis gardien du square du Trocadéro, le pauvre sergent sentait sa blessure le faire souffrir atrocement par les vents d'hiver. Tords de rhumatismes, il pouvait mourir, triste ment, et il n'avait au Trocadéro d'autre consolation que de voir des officiers prussiens vêtus en bourgeois le regarder curieusement. Oui, l'homme dont la tête avait été mise à prix en 1870!

— Etes-vous sûr que ce sont des officiers prussiens? lui disions nous. — Si j'en suis sûr? Oh! je les connais! Je les reconnais! Je les aime! Et, cruellement, il souffrait de sa blessure. Alors, l'idée me vint d'obtenir de qui de droit pour le bon soldat un poste un peu moins exposé aux vents du ciel. On devrait bien un abri au héros. M. Jules Simon était alors président du Conseil des Ministres. Je pris en main la cause du sergent, et je demandai au Ministre une place de gardien dans le Musée du Louvre pour le soldat de Champigny. Après avoir veillé sur nos forts Hoff veillerait sur "l'Antiope" et la "Jocande".

— Qu'à cela ne tienne, mon cher ami, me dit M. Jules Simon. La première place de gardien de Louvre sera pour votre protégé. Il l'attendra pas longtemps. La requête est juste. Sans doute, le sergent n'eût été pas longtemps attendu, mais le Ministre ne fut pas longtemps Ministre. Le 16 mai, le maréchal de Mac-Mahon changeait son gouvernement et M. Jules Simon ne pouvait plus rien pour le gardien du square. Et le sergent Hoff souffrait toujours.

Je n'avais eu l'honneur de voir le maréchal qu'une fois, en août 1870, en la "Maison Rouge", à Strasbourg, à la veille de ces premières batailles qui, lorsque je regardais défilier sur "le Broglie" les turcos et les zouaves, ne pouvaient être pour moi — n'allaient être — que des victoires. Je résolus — n'ayant aucune bésitation à demander pour autrui — de rappeler ce souvenir, ces heures d'espoirs au commandant en chef devenu Président de République, et, "spéculant", j'écrivis au chef de l'armée en lui contant la vie de ce soldat du siège de Paris, de ce fils d'Alsace qui avait si bien fait son devoir et défendu la patrie.

Je n'ai point gardé la copie de cette lettre. Je le regrette. Elle était sincère, documentée, comme on dit encore aujourd'hui, et devait être convaincante.

Le maréchal de Mac Mahon ne me fit pas attendre. Il me répondit par un acte qui fut un des premiers de sa présidence. Il nomma le sergent Hoff gardien de la colonne Vendôme.

Depuis, mon vieux ami Hoff est devenu gardien de l'Arc de Triomphe. Il a fait de son fils un homme remarquable. Il vit de ses souvenirs. Il rêve toujours à la chère Alsace. Nous sommes d'une génération qui n'a pas oublié. Et en lisant, ce matin, l'annonce de la retraite du vieux soldat, je me suis rappelé avec émotion ces visions d'autre fois.

Le sergent Hoff fut un soldat extraordinaire par la bravoure, le sang froid, la ruse; tireur infatigable et inflexible, il allait, la nuit, seul, aux avant-postes ennemis faire le coup de feu, passant des heures à l'affût avec une patience de brasseur.

Le récit de la façon dont il s'empara, avec vingt-cinq hommes, de l'île aux Loups, occupée par les Allemands, est un fait d'armes inoubliable. L'île des Loups, à Nogent, était occupée par un détachement prussien de trois cents hommes; Hoff n'avait à sa disposition que vingt-quatre hommes.

Profitant de la nuit, il se place vingt et un tirailleurs le long de la Marne et traverse la rivière à la nage en emportant une corde destinée à relier les deux rives, car il ne fallait pas éveiller l'attention de l'ennemi par le bruit des rames. Quatre hommes viennent alors le rejoindre en bateau, en attendant de la corde. Arrivés dans l'île, ils ouvrirent le feu sur les Allemands, surpris dans leur sommeil.

On sait qu'une des raisons qui firent que l'attaque contre les Allemands, le jour de Champigny, eut lieu, fut le retard, c'est la ruse de la Marne, gênant les pontonniers; or, dans la nuit qui avait précédé la bataille, le sergent Hoff, à l'affût, avait entendu, devenus muets comme au régiment, malade d'insulte, cette crue de la rivière avec sa singulière hussée d'écume et il était allé avertir ses chefs.

On l'écoula pas. On, plutôt, les ordres étaient donnés. Il n'y avait plus qu'à agir. Ce fut ce jour-là que le sergent Hoff disparut et, après s'être héroïquement battu sur le versant de Petit-Bry, fut fait prisonnier avec les survivants d'une compagnie. Crut, n'ayant plus de cartouches, il faisait bien se rendre. Mais l'Allemand n'ignorait pas que ses exploits, qui l'avaient rendu légendaire à Paris, l'avaient fait redouter et haiter en Allemagne au point qu'on y avait mis à prix la tête du sergent commandant de la compagnie française. Si les Prussiens constataient l'indivinité du prisonnier, le sergent Hoff n'était pas long à régner. Le sergent était épuisé par sa place. Il était de ces semeurs d'épouvante dont l'héroïsme fait peur.

Alors, se sentant perdu, il eut le sang-froid d'arracher de sa poitrine cette croix d'honneur qu'on venait d'y attacher, de jeter sur la terre gelée son livret militaire, d'enlever sa capote, de déchiqueter ces galons de sergent dont il était fier, et lorsque les Allemands interrogèrent leurs prisonniers, il se donna comme un nommé Wolff, de Noirmoutier, son véritable pays, et ce fut sous ce nom qu'on l'emmena captif dans un camp, en Allemagne.

Il était là, faisant les corvées, obéissant avec une colère sourde à ces gens qu'il eût voulu tuer et qu'il tenait, il y avait quelques semaines à peine, au bout de son chassepot; et il se passa alors, là, dans ce coin de terre, un drame de psychologie et de volonté que je trouve purement et simplement épique, — plus admirable peut-être encore que l'intrépidité froide du soldat en ces batailles d'hiver.

Le brave sergent eut la patience de vivre, sous un nom supposé, dans la surveillance farouche des Allemands, à qui l'en avait dit que, parmi les prisonniers français faits à Champigny et internés à Cologne dans le camp de Gramberg, se trouvait le fameux Hoff, le tueur des Prussiens.

Et ce fut entre cet homme et ses geôliers un jeu de ruse et d'astuce qui rappelle l'aventure de Mandrin revêtu en arabe, la nuit, par des Espagnols qui le tuèrent à coup sûr s'il se trahit, s'il laissait deviner qui il est.

Mais chez Balzac il s'agit d'un roman. L'abbé Herrera est la création d'un homme de génie. Là-bas, parmi les prisonniers des Allemands, il s'agit vraiment d'un homme en chair et en os, d'un brave soldat alsacien qui, simplement et sans fracas, pouvait raconter cette étonnante histoire comme s'il s'agissait d'une aventure advenue à un autre.

Hoff, interrogé par des officiers prussiens, lui demandant s'il était le sergent Ignace Hoff, du 107e d'infanterie, répondait: — Hoff? ... Ignace Hoff? ... Je n'ai vu tomber le Petit-Bry. ... Mais moi je m'appelle Wolff. ... Je suis le soldat Wolff. ... De quel pays? — De Noirmoutier. ... Comme Hoff, tenez? ... Justement c'est un pays.

On mit le soldat Wolff au cachot. Il y resta trente jours. Pendant ce long mois de détention, on lui tendit des pièges. On l'appela de son nom de Hoff. — Hé! Hoff! sergent Hoff! Il ne bougeait pas. Il s'était fait de par sa volonté une personnalité nouvelle. Hoff n'existait plus. Il était Wolff de pied en cap, et tous ses instincts souvenirs de garnison à Rome, les réincarnant dans ce Wolff que les Allemands prétendaient démanteler, contraindre à se livrer, à se "cooper".

De Cologne, l'autorité allemande avait écrit à Noirmoutier, fait une enquête, demandé s'il y avait bien un 107e de ligne ou un soldat Wolff comme il y avait dans le même régiment un sergent Hoff. Chose extraordinaire, divination sublime, les papiers du brave Hoff, les papiers paysans d'Alsace devinèrent que leur Ignace était en danger. Leur affection leur donna la sensation du péril couru. Il répondit aux questions de l'état-major qu'un effet un nommé Wolff était parti de Noirmoutier et faisait partie du 107e d'infanterie. La ruse de guerre la prisonnier se trouva; ainsi un théâtrique. Les questions allaient à la reconnaissance officielle du soldat Wolff.

Le sergent Hoff fut un soldat extraordinaire par la bravoure, le sang froid, la ruse; tireur infatigable et inflexible, il allait, la nuit, seul, aux avant-postes ennemis faire le coup de feu, passant des heures à l'affût avec une patience de brasseur.

Le récit de la façon dont il s'empara, avec vingt-cinq hommes, de l'île aux Loups, occupée par les Allemands, est un fait d'armes inoubliable. L'île des Loups, à Nogent, était occupée par un détachement prussien de trois cents hommes; Hoff n'avait à sa disposition que vingt-quatre hommes.

Profitant de la nuit, il se place vingt et un tirailleurs le long de la Marne et traverse la rivière à la nage en emportant une corde destinée à relier les deux rives, car il ne fallait pas éveiller l'attention de l'ennemi par le bruit des rames. Quatre hommes viennent alors le rejoindre en bateau, en attendant de la corde. Arrivés dans l'île, ils ouvrirent le feu sur les Allemands, surpris dans leur sommeil.

On sait qu'une des raisons qui firent que l'attaque contre les Allemands, le jour de Champigny, eut lieu, fut le retard, c'est la ruse de la Marne, gênant les pontonniers; or, dans la nuit qui avait précédé la bataille, le sergent Hoff, à l'affût, avait entendu, devenus muets comme au régiment, malade d'insulte, cette crue de la rivière avec sa singulière hussée d'écume et il était allé avertir ses chefs.

On l'écoula pas. On, plutôt, les ordres étaient donnés. Il n'y avait plus qu'à agir. Ce fut ce jour-là que le sergent Hoff disparut et, après s'être héroïquement battu sur le versant de Petit-Bry, fut fait prisonnier avec les survivants d'une compagnie. Crut, n'ayant plus de cartouches, il faisait bien se rendre. Mais l'Allemand n'ignorait pas que ses exploits, qui l'avaient rendu légendaire à Paris, l'avaient fait redouter et haiter en Allemagne au point qu'on y avait mis à prix la tête du sergent commandant de la compagnie française. Si les Prussiens constataient l'indivinité du prisonnier, le sergent Hoff n'était pas long à régner. Le sergent était épuisé par sa place. Il était de ces semeurs d'épouvante dont l'héroïsme fait peur.

Alors, se sentant perdu, il eut le sang-froid d'arracher de sa poitrine cette croix d'honneur qu'on venait d'y attacher, de jeter sur la terre gelée son livret militaire, d'enlever sa capote, de déchiqueter ces galons de sergent dont il était fier, et lorsque les Allemands interrogèrent leurs prisonniers, il se donna comme un nommé Wolff, de Noirmoutier, son véritable pays, et ce fut sous ce nom qu'on l'emmena captif dans un camp, en Allemagne.

Il était là, faisant les corvées, obéissant avec une colère sourde à ces gens qu'il eût voulu tuer et qu'il tenait, il y avait quelques semaines à peine, au bout de son chassepot; et il se passa alors, là, dans ce coin de terre, un drame de psychologie et de volonté que je trouve purement et simplement épique, — plus admirable peut-être encore que l'intrépidité froide du soldat en ces batailles d'hiver.

Le brave sergent eut la patience de vivre, sous un nom supposé, dans la surveillance farouche des Allemands, à qui l'en avait dit que, parmi les prisonniers français faits à Champigny et internés à Cologne dans le camp de Gramberg, se trouvait le fameux Hoff, le tueur des Prussiens.

Et ce fut entre cet homme et ses geôliers un jeu de ruse et d'astuce qui rappelle l'aventure de Mandrin revêtu en arabe, la nuit, par des Espagnols qui le tuèrent à coup sûr s'il se trahit, s'il laissait deviner qui il est.

Mais chez Balzac il s'agit d'un roman. L'abbé Herrera est la création d'un homme de génie. Là-bas, parmi les prisonniers des Allemands, il s'agit vraiment d'un homme en chair et en os, d'un brave soldat alsacien qui, simplement et sans fracas, pouvait raconter cette étonnante histoire comme s'il s'agissait d'une aventure advenue à un autre.

Hoff, interrogé par des officiers prussiens, lui demandant s'il était le sergent Ignace Hoff, du 107e d'infanterie, répondait: — Hoff? ... Ignace Hoff? ... Je n'ai vu tomber le Petit-Bry. ... Mais moi je m'appelle Wolff. ... Je suis le soldat Wolff. ... De quel pays? — De Noirmoutier. ... Comme Hoff, tenez? ... Justement c'est un pays.

CHEMINS DE FER SOUTHERN PACIFIC Chemin de fer et vapeur. Texas, Californie, New York, Havane.

NEW YORK CINCINNATI ST. LOUIS THROUGH SLEEPING CARS All Meals in DINING CARS TICKET OFFICE 211 ST CHARLES ST

LOUISVILLE & NASHVILLE ARRIVES ET PART

CHEMINS DE FER YAZOO & MISSISSIPPI VALLEY

ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE

Feuilleton Abeille de la N. O. LES Vautours de Paris GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL PREMIERE PARTIE XXXVI

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.

Feuilleton Abeille de la N. O. LES Vautours de Paris

— On me prendra pour un cadavre! pensa-t-il avec mélancolie. Et c'était, hélas! le sentiment qui se montrait dans le regard, soupçonneux et par que le brigadier faisait penser à Marcel.

Le brigadier Belhomme n'était pas absolument un méchant individu, il était même doué dans l'intimité de certaines vertus familiales, et l'on ne se gonflait pas pour dire que madame Belhomme méritait son époux par le bout du nez et portait, chez elle, la culotte.

Mais à cause justement de la douceur et de la mansuétude prodiguées par lui "à sa femme", il ne lui restait plus sans doute pour les besoins du service, et il apportait dans ses fonctions une vigueur et une autorité telles, qu'elles le faisaient redouter de tous ses subordonnés.

Avec le brigadier Belhomme personne ne se permit de broncher; répétait il volontiers en accentuant le retroussé belliqueux de ses épaisses moustaches, et en roulant farouchement ses petits yeux sous la broussaille de ses sourcils.

La rébellion de Marcel était donc pour lui, un crime capital, et au lieu de la considérer simplement pour ce qu'elle avait été, c'est-à-dire la manifestation paternelle du désespoir d'un enfant, il y avait vu l'indication d'une nature hypocrite et violente, combinant ses coups sans en avoir l'air, et qu'il fallait désigner à

l'administration pénitentiaire, comme un gars à surveiller. Marcel se rendit compte sinon de tout cela, du moins de la situation dans laquelle on le tenait, à l'heure du débarquement.

A lieu de reprendre le rang qui lui avait été assigné au départ de la gare de Quiberon, il dut se mettre tout à l'arrière, sous la surveillance spéciale du gardemare Dupic.

Par excès de précaution et pour être sûr de ne pas "triquer" comme le lui avait promis son supérieur, au cas où le rebelle aurait l'envie de jouer quelque nouveau tour Dupic avait même pressé au poignet du gargonnet, une sorte de menotte pourvue d'une cordelette dont il tenait fortement l'extrémité.

Ce fut ainsi entravé, que Marcel passa du bateau sur la jetée du Palais, le